

contemporaine et qu'il se hâte et qu'il ne s'attarde pas parmi ces choses et gens qui passent, qui passent en effet et ne peuvent s'attarder. Et ce sont des notations brèves et fortes, concises, au lieu des études les plus nombreuses de son œuvre compacte, études bavardes et volontiers flâneuses.

Par la forme même de son œuvre, Octave Uzanne se distingue aussi de son temps. Il muse, il s'amuse en ces chroniques, en ces critiques sautillantes, et, si vous voulez, capricantes, dont on sait bien qu'elles commencent, mais dont on ne sait jamais quand elles finissent. Chroniques attrayantes, entremêlées d'idées et d'anecdotes ! Chroniques capricieuses, qui philosophent et qui content tour à tour, d'une gravité qui badine, d'un badinage qui pousse aux sévères réflexions, prime-sautières, piquantes et néanmoins d'une imperturbable logique, et qui, sérieuses et toutes pleines de faits de toutes sortes, ont néanmoins la vivacité la plus aimable, une originalité de bon goût et qui ne s'en fait pas accroire.

C'était la chronique, c'était la littérature d'autrefois, d'hier où on avait le loisir de vivre et de se regarder vivre, et où on lisait les livres jusqu'à la fin et les articles jusqu'au bout. Et l'on aimait aussi naguère ces traités de morale aguichante semblables à ceux qu'Octave Uzanne se plut à écrire, ces traités où les dissertations et les enthousiasmes se succèdent, et où l'érudition et la fantaisie se succèdent aussi et d'aventure se confondent, à tel point que, ravi de la fantaisie érudite, on s'inquiète toutefois de savoir si l'érudition n'est pas un peu fantaisiste, érudition et fantaisie qui tantôt se servent et tantôt se nuisent, car on se demande où finit l'une et où commence l'autre, et on ne parvient jamais à le bien savoir... Et c'était à coup sûr une littérature un peu lente, mais on était fort aise de la suivre en ses charmants détours.

Elle n'est point surannée, l'œuvre d'Octave Uzanne qui sait approprier la forme de ses ouvrages aux sujets qui lui plaisent et qui lui conviennent. Et quand il arrive au présent, et que ces *Visions de notre heure* se déroulent à nos regards, alors sa marche se précipite, tout se résume, s'abrège, cesse de languir et s'accuse en un relief plus vigoureux.

Le style aussi cesse de flâner pour aller du même mouvement que la pensée. Style composite, élégant, raffiné, subtil, maniéré, — que dis-je ? — mignard et en même temps copieux, d'un vocabulaire étonnamment varié, plantureux, puissant, coloré, mais parfois d'une lenteur pesante, style d'un Marivaux qui aurait trop lu Huysmans, robuste et mièvre...

Ainsi s'associent et se combattent un peu deux tendances en Octave Uzanne : l'amoureux des siècles féminins et le curieux du pittoresque présent. Passant des femmes aux livres et des livres aux femmes,

il édifie une œuvre considérable qui n'est pas sans se répéter un peu, où paraît le même goût de flânerie active et la joie de revenir sans cesse à des sujets infatigablement aimés, et de tourner dans le même cercle fort agréablement vicieux. Observant le monde de Paris, Paris des quais qui bordent la Seine, il aperçoit surtout les magasins du Louvre où vivent les femmes d'aujourd'hui ; le musée du Louvre où revivent les femmes d'autrefois avec tous les arts dont elles embellirent leur durable jeunesse ; il reste l'ami exclusif de ce monde charmant, évite les combats grossiers des écrivains de notre époque, et, sans cesse, il cultive avec un soin délicat un bien joli jardin.

J. ERNEST-CHARLES.



THÉÂTRES

Le Théâtre-Lyrique populaire.

La disette de premières intéressantes nous invite à examiner cette semaine la question du Théâtre-Lyrique populaire, qui, tout aussi bien d'ailleurs, se rattache à l'actualité. Le Conseil municipal en effet l'a mise à l'ordre du jour de ses discussions, et M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, a fait une proposition ferme en ce sens, visant l'une des grandes salles de spectacle de Paris : nous aurons à l'examiner tout à l'heure.

Question de principe tout d'abord : on a beaucoup fait déjà, on ne saurait trop faire, du moment qu'on envisage les moyens pratiques et réalisables pour soustraire le travailleur manuel à l'aviilissement des distractions déprimantes : cartes, alcool, café-concert, et j'ajouterai : petits théâtres, où les basses excitations de la pornographie donnent la main aux niaiseries du vaudeville. Lorsque vient pour lui l'heure du repos, comment satisfaire cet instinct que porte en soi tout homme : faire autre chose que ce à quoi l'obligent les nécessités de la vie ! Tel est le problème, telle la position de la question envisagée, du point de vue psychologique ; et c'est pourquoi aussi on a pu dire très justement que les spectacles de la vie quotidienne, et notamment l'art réaliste, ne pouvaient répondre aux vraies aspirations du peuple, qui sont de repousser instinctivement les images qu'il connaît pour les avoir vues trop souvent reproduites sous ses yeux. « Aucun ouvrier n'a pu lire *l'Assommoir* », écrivait ici même M. Péladan... Et vous sentez bien l'hyperbole ! Vous saisissez la valeur du paradoxe, qui met en pleine lumière, par son exagération même, une intéressante vérité... L'important est de *traduire*, ou, si vous voulez, de ramener

au point. Je traduis donc : Évidemment oui, beaucoup d'ouvriers ont lu l'*Assommoir*, et je n'en veux pour preuve que les éditions populaires qui en ont été faites. Mais le livre n'était ni pour les instruire ni pour les édifier, puisqu'ils y retrouvaient, transcrits avec une scrupuleuse fidélité, quelques-uns des tableaux de la vie, qui tous les jours passent sous leurs yeux.

C'est donc dans un sentiment très noble et très louable que certains esprits excellents, écartant toutes considérations politiques qui n'ont rien à voir avec ce genre d'effort et qui d'ailleurs avilissent tout ce qu'elles touchent, veulent donner satisfaction à ce légitime besoin d'idéal : les *Universités populaires* répondent à cette idée. Il faut, avant toute chose, tendre la main aux êtres de bonne volonté, à ceux dont les conditions de naissance n'ont pas favorisé le développement, et que leurs qualités naturelles marquaient peut-être pour une destinée supérieure. J'étonnerai, sans doute, plus d'un lecteur, mais j'espère ne scandaliser personne en écrivant ceci : Il m'est arrivé de rencontrer, dans la corporation des *ouvriers d'art*, ébénistes, sculpteurs sur bois et autres, tels individus n'ayant reçu qu'une instruction primaire et, malgré tout, infiniment supérieurs, par l'intelligence, par la curiosité, par l'ouverture d'esprit, à la moyenne des jeunes bourgeois préparant les licences et doctorats qui devaient leur ouvrir les professions dites libérales, — futurs magistrats, avocats, fonctionnaires et même professeurs. Je trouvais en eux, à côté de lacunes formidables, cela va sans dire, cette spontanéité, cette curiosité, cet *amour* — il faut bien écrire le mot — qui crée le don, — qualités d'une saveur unique et intraduisible parce qu'il n'y entrait ni mode ni artifice, — et dont l'ensemble composait une personnalité infiniment plus originale que celle du bon élève qui a pris ses grades et va s'installer dans une carrière, ou bien de l'érudite à lunettes qui déchiffre froidement des grimoires... oui, combien plus intéressante, pour ce qu'on y sentait la *vie*, cette chose indiciblement belle, et que rien ne remplace !

C'est parmi eux, sans nul doute, que se recrute la majorité des auditeurs occupant les places à bon marché de nos grands concerts parisiens. Il y a là toute une clientèle fixe qui vaut bien, par sa qualité et par son désir d'édification, celle des dilettantes les plus avertis et les mieux préparés. Lorsque j'étais tout jeune, et que je suivais moi-même assidûment ces concerts, je me demandais, avec un dédain d'initié qui entend monopoliser sa jouissance, avec une incuriosité de mandarin qui ne voit rien en dehors de soi-même, quel genre de communion pouvait exister entre l'âme de ces *simples* et celle d'un Beethoven ? Plus tard, seulement, à force d'observer

certaines de ces visages, et d'y lire les signes physiologiques qui sont l'authentique indice d'une émotion sincère, à force surtout de pénétrer, d'approfondir la nature des différents arts et l'action propre du sortilège musical, j'ai compris l'étroitesse de mon point de vue, et l'expérience vint apporter un puissant démenti à cette première conception qui sentait sa coterie, sa petite chapelle. Ainsi arrivé-je à comprendre la qualité de l'émotion, par conséquent la valeur de l'édification qu'une symphonie de Beethoven peut provoquer dans l'âme d'un *simple*, pourvu qu'il soit *sensible*, et j'en vins à cette conviction, maintenant profondément vivace en moi : — « En art, savoir n'est rien ! Sentir est tout. »

Il va sans dire que je ne parle point de celui qui *crée*, mais seulement de celui qui jouit de l'œuvre d'art. Je n'entends pas non plus diminuer l'importance d'une haute culture, qui, lorsqu'elle s'unit à une profonde sensibilité, compose évidemment le plus merveilleux accord et la meilleure condition pour la jouissance esthétique. En ce sens, il est bien évident qu'un Beethoven n'eut jamais d'auditeurs comparables à un Berlioz ou à un Wagner. Ce que je veux dire — et il faut qu'on m'entende bien — c'est qu'en aucun cas, lorsqu'il s'agit d'art, la culture ne peut suppléer la sensibilité, et qu'en conséquence un *simple*, s'il est ouvert au langage des sons, est un meilleur auditeur pour Beethoven qu'un pédant tout chargé de diplômes. On me dira, et j'y souscris, que mon raisonnement s'applique surtout à la musique, qui est, de tous les arts, celui qui prolonge ses échos de la façon la plus immédiate dans notre sensibilité. Il y a, dans la musique envisagée comme simple moyen d'expression, une vertu dynamique qui ne trouve son analogue en aucun art voisin, et surtout la différence des arts plastiques, pour la compréhension desquels une culture préparatoire est expressément requise.

C'est assez pour justifier l'importance que certains bons esprits attachent à la création de ce Théâtre-Lyrique populaire qui donnerait aux moins fortunés un genre de plaisir qu'ils ne peuvent connaître dans les conditions où se trouvent actuellement les théâtres de musique. Depuis combien d'années le demande-t-on sans succès ? Un homme se présente aujourd'hui, M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, qui semble bien répondre aux multiples exigences de la fonction. Il a à sa disposition le matériel considérable de son théâtre : il suffit qu'il soit autorisé par le ministre compétent à utiliser ce matériel de costumes et de décors dans une salle autre que celle de l'Opéra-Comique. Il a encore un répertoire prodigieusement varié, et qui s'étend chaque année ; ce qui lui permettrait de donner les spec-

tacles les plus divers. Il a enfin toute une troupe d'interprètes qu'il tient en main et qui, naturellement, formeraient le noyau indispensable à l'organisation du Théâtre-Lyrique populaire. Une troupe... voilà évidemment le côté le plus délicat de l'entreprise, et c'est un appoint considérable que de n'avoir pas à s'en préoccuper. Un de mes confrères, M. Pierre Lalo, du *Temps*, notait récemment, dans sa chronique musicale, que, durant le bref séjour de l'Opéra-Comique au Château d'Eau, les représentations étaient assidûment suivies par un public composé en grande majorité d'ouvriers, qui manifestaient le plus vif enthousiasme pour les œuvres qui passaient sous leurs yeux. Qu'en conclure, sinon que les spectateurs seraient abondants et zélés dans une salle qui offrirait aux petites bourses des conditions acceptables ?

Dans l'espèce, comme on dit au Palais, M. Albert Carré fait plus qu'une ouverture à la Ville de Paris : il fait une proposition ferme. Il demande qu'on lui concède, sous des conditions à déterminer ultérieurement, l'ancien Hippo-Palace qu'une société avait édifié au boulevard de Clichy. Cette société a fait faillite, comme on sait, et, par conséquent, l'immeuble va être vendu dans un délai très proche. Si la Ville n'intervient pas, la construction sera démolie et le terrain servira à des spéculateurs qui y élèveront des maisons de rapport. Il est donc urgent de prendre une décision. M. Albert Carré juge l'Hippo-Palace, tel qu'il est, très convenable à la destination qu'il lui assigne. Il a, derrière lui, une société financière qui propose les avances nécessaires à la transformation, à l'aménagement des locaux. Il a obtenu du ministre des Beaux-Arts l'autorisation de fonder un Théâtre lyrique populaire et d'utiliser dans ce but le matériel et les décors de l'Opéra-Comique. Le ministre des Finances s'engage à proposer une subvention pour cette institution d'un caractère hautement démocratique. Il ne lui manque plus qu'une chose... l'autorisation de la Ville de Paris, sans laquelle rien n'est possible. La demande a été faite, mais il ne semble pas que les choses doivent marcher rapidement, car il a été répondu à M. Carré que le projet était mis à l'étude. Il ne faudrait pas que cette étude durât trop longtemps, car les délais judiciaires ont déjà paru longs aux créanciers de l'Hippo-Palace, et les formalités de la loi ne prennent point en considération les intérêts du bon peuple de Paris.

PAUL FLAT.



LES CHEMINS DE FER COLONIAUX

« Tout est dit, écrivait La Bruyère, depuis plus de six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. » Aujourd'hui, on pourrait reprendre cette pensée de l'auteur des *Caractères*, et, la transformant, il serait juste de résumer l'histoire de la conquête du monde barbare par les peuples civilisés, en s'écriant : Tout est pris, en Asie comme en Afrique, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde. L'heure des grandes acquisitions territoriales est close, ou peu s'en faut, le partage des steppes et des savanes, des déserts et des forêts vierges semble complet et presque définitif. A peine reste-t-il, de par le globe, quelques rares épis à glaner, épis pleins ou épis vides, incarpables, les uns et les autres, de former, par leur réunion, une gerbe imposante...

Dans cette fièvre de domination mondiale, dans ce « rush » formidable des appétits saxons et latins, s'appêtant à dévorer nègres et Indiens, Chinois et Papouasiens, la première place, sans conteste possible, revient à l'Angleterre. Inlassable, avec un esprit de suite se perpétuant à travers les siècles, elle s'est acquis un empire colonial immense avant que nous-mêmes, tributaires d'exigences continentales et trop longtemps esclaves de préoccupations honorables mais stériles, nous songions à faire renaitre notre florissant empire d'autrefois. Vingt années ont suffi cependant, grâce à des efforts persévérants, que rien ne rebuta, pour doter la France d'un domaine d'outre-mer, vaste, riche, appelé au plus grand avenir.

L'Allemagne, à son tour, comprit la nécessité d'ouvrir à son commerce chaque jour plus prospère de nouveaux débouchés, et, entrée tard dans la lice, elle eut à cœur de ne point rester longtemps en arrière.

Il n'est point jusqu'au Japon, ce peuple étrange, né d'hier à notre civilisation, qui n'ait tenu à imiter jusque-là les pratiques d'Europe, en étonnant le monde entier, par cette colonisation, vivement et intelligemment conduite, de l'île Formose.

Mais, disait naguère au Sénat, M. Lavertujon, « l'unique titre d'une nation civilisée, à occuper les terres non civilisées, résulte de l'obligation qui impose à tous la mise en culture de la planète ». C'est là un principe du droit naturel : les peuples comme les individus ont leurs responsabilités, et ce serait risquer une légitime et prompte déchéance, que de transgresser ces lois. Or, parmi les nécessités, qu'impose aux nations conquérantes « la mise en culture de la planète », il en est une qui prime les autres, celle de favoriser les relations, l'exploitation des richesses du sol et du sous-sol, en établissant des voies de communication, et partant, des chemins de fer.

Le colonel Thys, l'infatigable et vaillant promoteur